

Modèles et Concepts pour la Science Cognitive : Colloque d'Hommage à Jean-François Le Ny

Paris, 15-16 octobre 1992

Allocution de clôture, par Jean-François Le Ny

Chers collègues,

Pardonnez-moi de prendre encore un peu de votre temps alors que les temps de fin de colloque sont toujours plus longs que les autres - notre ami Fraise nous l'aurait expliqué parce qu'il était là tout à l'heure, - un peu de temps pour ajouter quelques considérations un peu personnelles à toutes les savantes communications que vous avez entendues.

Mes premiers mots seront bien entendu pour exprimer toute ma reconnaissance à l'ensemble de ceux qui ont œuvré ou participé à ce colloque auquel on a voulu associer mon nom. Cette reconnaissance va d'abord aux initiateurs du colloque, mes vieux et chers compagnons de route Michel Denis et Gérard Sabah, ainsi qu'à Maryvonne Carfantan, et aux membres du comité d'organisation. Elle va aux personnalités qui ont bien voulu s'associer au colloque, à mes amis les présidentes ou présidents de séances qui ont eu l'indulgence de surtout retenir le bon côté des choses, en ce qui me concerne, et qui m'ont, c'est la loi du genre, envoyé beaucoup de fleurs sans épines. Elle va aux oratrices et orateurs qui ont donné un contenu dense et vivant à cette rencontre, et enfin à vous tous, participants et auditeurs, qui avez contribué à ces deux journées. Si j'avais été dans une autre situation à l'égard d'une telle manifestation, j'aurais pu dire avec plus de liberté, mais non avec davantage de sincérité, que cela a été, scientifiquement parlant, un très intéressant colloque, riche de connaissances et de problèmes. Assurément, il contribuera aux progrès de la discussion des modèles et des concepts, discussion à laquelle se trouve vouée en permanence la science cognitive. Mais je laisse cette appréciation à votre propre jugement.

Ce que je voudrais surtout exprimer ici devant vous, c'est la joie que m'ont procurée les témoignages d'amitié dont ont été empreintes toutes ces contributions et la chaleur que contenaient l'introduction et la conclusion. Je reprendrai ici une idée qu'exprimait récemment Michel Denis dans une occasion voisine de celle-ci. Nous autres, gens de la cognition, nous avons aussi notre affectivité. Nous ne sommes nullement, malgré notre inclination générale pour la pensée rationnelle et notre intérêt spécifique pour la machinerie informatique, des intellectuels désincarnés et nous n'avons rien à voir avec cette caricature selon laquelle les esprits qui se veulent scientifiques sont assimilables à des robots mal pensants ou à des machines à ratiociner. La cognition humaine, comme nous la voyons, ne se sépare pas de l'affectivité. Dans la sphère où nous évoluons, celle de l'activité de travail et de la recherche, une forme majeure de l'affectivité, c'est l'amitié. Nos deux journées ont représenté pour moi une gerbe de situations où ont été réactivés à chaque moment les liens d'amitié qui s'étaient créés au fil des jours et des années, pendant toute une vie. Peut-être puis-je ajouter à cela une considération tout aussi affective, mais un peu moins subjective. Je l'adresse aux jeunes cognitivistes, aux futurs cognitivistes, qui sont parmi nous et notamment aux étudiants. La communauté cognitive dans son ensemble est une communauté amicale. Ce n'est pas vrai de toutes. Je souhaite qu'elle le reste, y compris dans cet élargissement qu'elle connaît depuis quelque temps, et je sais que j'exprime là un vœu que je partage avec Mario Borillo et sûrement avec vous tous. Pour ma part, je suis infiniment heureux d'avoir été plongé dans cette communauté et de

m'être enrichi à la fréquentation de tous les amis que j'ai rencontrés dont beaucoup sont présents ici.

Je sais gré aux organisateurs d'avoir eu le bon goût de parler pour l'occasion qu'a suscitée ce colloque de mon « changement d'activité », et de rien d'autre. Il existe des mots qui ne doivent pas être prononcés et qui méritent tout à fait d'être officiellement décrétés tabous. Pour tout vous avouer, j'ai déjà eu bien du mal à assumer celui de professeur émérite. Lorsque j'étais jeune, je veux dire lorsque j'étais plus jeune, je trouvais confusément qu'on avait introduit là dans la vie universitaire un adjectif ridicule et même un peu obscène. Un beau jour, pourtant, il a bien fallu m'approcher des réalités et du mot lui-même. J'ai alors plongé dans les eaux troubles de ma mémoire sémantique, disons dans la partie lacanienne de mon lexique mental, et qu'ai-je découvert là, tapi tout près de l'autre, dans un petit recoin du réseau lexical ? Un autre adjectif : « émétique ». Cela signifie, comme vous le savez, « qui provoque le vomissement, le dégoût », « vomitif », et même, au sens le plus propre du terme, propre si j'ose dire, « dégueulasse ». « Professeur émétique », voilà l'expression qui formait une thrombose dans mon inconscient ! Eh bien, me suis-je dit hypocritement, c'est en raison des lois cognitives bien connues de la similitude, du voisinage morphologique, phonologique et orthographique familières aux spécialistes du lexique mental. Mais qui sait, si en soulevant ce caillou bien lisse de la cognition, mon ami Daniel Widlöcher, ou un autre, ne pourrait pas découvrir au-dessous de drôles de petites bêtes ? Et pourtant, je l'avoue, « émérité » c'est bien mieux qu'« émétique », mais ce n'est pas parfait. « Emeritus » fait référence aux vieux soldats romains de Jules César, rentrés au foyer plus ou moins éreintés par leurs conquêtes. De surcroît, pour un Gaulois comme moi, et qui plus est républicain, la tentation est grande de crier silencieusement : « Vive Vercingétorix ! » et surtout « A bas César ! ». Mais « Vive Florès ! », mon vieil ami qui est là-bas dans la salle.

Les dictionnaires ont moins de partialité que moi. Ils définissent « émérité » comme « celui qui a fini de servir ». Mieux vaudrait peut-être dire : « Emérité : qui peut encore servir », « à ne pas jeter tout de suite ». Par bonheur, cet état me laisse la latitude d'espérer réfléchir encore un peu sur la science cognitive, que ce soit dans les nouveaux laboratoires de l'Equipe Cognition Humaine du LIMSI, là-haut sur le plateau de l'autre Orsay, celui qui n'est pas un musée, ou encore dans quelque retraite océanique sur les rivages armoricains. « Retraite », moi j'ai dit « retraite » ? Je ne me suis jamais autant qu'aujourd'hui réjoui de voir combien ce mot est polysémique. Vous aurez bien compris que je ne le prenais nullement au sens grand B, 3°, du *Petit Robert* : « Retraite : Etat d'une personne qui s'est retirée d'une fonction, d'un emploi... ». Non, non. Encore moins, grands dieux, dans le sens grand A, 3° : « Abandon délibéré et méthodique du champ de bataille ou d'une portion de territoire... ». Non, non. La bataille cognitive jusqu'au bout ! La bonne acception, c'est le grand B, 2°, qui me convient à merveille : « Retraite : Période passée à l'écart de toute vie mondaine en vue de la récollection et de la préparation religieuse. » Je vois d'ici la procession du Grand Pardon de Sainte Cognition !

Ce qui va m'occuper, je vais le dire encore très brièvement pendant que le champagne tiédit doucement, c'est ce qu'on a vaguement évoqué ici et que je vais appeler le problème des deux « s ». J'ai été très sensible au fait que le titre donné à ce colloque par mes amis organisateurs, titre qui a été si bien illustré, sans protestation, par tous les orateurs pris au piège, comporte l'expression de « science cognitive » au singulier, sans « s », plutôt que de « sciences cognitives », au pluriel, avec deux « s ». J'ai été très sensible à cela, mais tout de même pas dupe. L'idée qu'il existe réellement *une* science cognitive, une et une seule, ou même simplement, qu'il existera, un jour, *une* science cognitive - en français dans le texte car on sait qu'en anglais les choses

sont moins problématiques, - cette idée, combien de collègues sont ici prêts à l'assumer avec moi ? Les yeux dans les yeux : zéro ! Avouez que vous me laissez volontiers me la partager tout seul avec moi-même et encore, car il y a peut-être en moi, dans les petites particules de croyance, dans mon esprit, 50 % de traîne-savates qui rechignent à marcher derrière cette idée, en compagnie de 50 % d'audacieux, qui eux, vont de l'avant. En vérité, un des problèmes centraux aujourd'hui - que Daniel Kayser me permette, puisqu'il y a fait allusion, de paraphraser ici un titre que je lui ai donné pour ce futur atelier, - c'est de déterminer en détail, par la recherche, quelles sont, dans chaque compartiment de l'activité cognitive, pour chaque opération, chaque processus, pour chaque sous-opération ou sous-processus, quelles sont, donc, les identités et les différences spécifiques qui existent entre les systèmes naturels et les systèmes artificiels. C'est le poids respectif de ces identités ou de ces équivalences et de ces différences ou de ces oppositions telles qu'elles seront repérées dans le détail des traitements cognitifs qui nous fournira la réponse au problème des deux « s ». Alors seulement nous pourrons fixer s'il y a plus d'équivalences que de différences, auquel cas il existera *une* science cognitive, ou s'il y a davantage de différences que d'équivalences, auquel cas nous garderons *des* sciences cognitives.

Eh bien, en voilà assez pour aujourd'hui. Merci à vous tous, de tout cœur, pour ces deux journées de travail festif. Et merci de votre attention.